

SCHWEIZERISCHES NATIONALMUSEUM. MUSÉE NATIONAL SUISSE. MUSEO NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIUNAL SVIZZER.



Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte

Revue suisse d'Art et d'Archéologie
Rivista svizzera d'Arte e d'Archeologia
Journal of Swiss Archaeology and Art History

ZAK Band 72 2015 Heft 3|4. Verlag Karl Schwegler AG, Zürich



IOHES AVANT DIVINE SAPIENTIE
DE PHARACON OBSERVANCE EXPRA
PARCUM PARCUM DEVI TOITE
PUNANCE DE LOVE
RNER TOME
CIVIL PRO
OSA

ESURAMBESSA
ABIDE-FAT REVECTE
E I DE OBER-RE
PAR NOMMA
DU TOME-IP
DE TOVA
PVOLES
ADDER



Les lieux du for privé

Jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle, l'un des rares lieux dévolus au for privé était le *studiolo*, car il avait fait son apparition dans les palais italiens de la Renaissance. Lieu de retrait, « l'étude » disposait de portes solides, car le chef du lignage y gardait les actes familiaux, les papiers professionnels et les livres de compte, mais c'était également un lieu de lecture, de réflexion et de prière. Les premiers cabinets d'étude du XVI^e siècle étaient donc plutôt de petites pièces souvent voûtées, décorées de lambris richement sculptés et de peintures qui présentaient une prédilection pour les sujets mythologiques et bibliques. Au début du XVI^e siècle, le châtelain du Lude Jacques Daillon, transformant le château que lui avait laissé son père, réserva une partie de la tour sud pour aménager intérieurement un minuscule cabinet de 4,26 x 2,40 m, éclairé par une seule fenêtre (fig. 2). Il fit également procéder à l'ornementation peinte des voûtains par un artiste romain qui représenta des « grotesques », où nymphes, guirlandes, *putti*, corbeilles, sphinx, cygnes, oiseaux et chiens cohabitaient avec talent. La décoration des murs fut entreprise par son petit-fils Guy, qui demanda à l'artiste d'utiliser comme modèles quatre images du manuscrit des « Triomphes » pour réaliser les peintures murales des quatre grands panneaux. Les arts ornaient ainsi fréquemment les parois des cabinets, puisque celui de Jacques du Blé, décoré vers 1620 au château de Cormatin en Bourgogne, se présentait comme une magnifique petite pièce bleu et or que dominait sur la cheminée sainte Cécile, patronne des musiciens. Sans toujours atteindre une telle perfection, on peut dire que le cabinet avait conquis la société aristocratique, car il était indissociable de l'acte d'écrire, qui nécessitait repos et tranquillité. N'en relève-t-on pas l'existence jusqu'au plus profond du Gévaudan, au château de La Baume ? Dans le « cabinet de César », achevé en 1714, Apollon et les Muses se promènent de lambris en lambris et situent le lieu sous l'influence de la préciosité courtoise, ce qui l'inscrit dans les modèles dominants du début du règne de Louis XIV. Par delà les époques et les modes, le cabinet était bien devenu synonyme d'un art de cultiver la méditation au milieu des images sophistiquées qui faisaient référence à la mythologie et aux arts.

Ce rôle put être de plus en plus joué au cours de l'époque moderne par la bibliothèque, tant il est vrai qu'au sein de la haute noblesse et de la noblesse de robe, les bibliothèques devinrent de véritables collections qui nécessitaient des pièces spécifiques. Rendons-nous ainsi chez le Président de Montesquieu sur les talons de l'Al-

lemande Sophie de La Roche, en visite au château de Labrède :

[...] en passant à travers une salle haute comme une église, dans laquelle, de chaque côté, se trouvent ses livres, rangés dans des armoires en sapin, tendues de toile de lin. Le plafond voûté de la salle est lambrissé et il y a une très grande cheminée. A l'origine, cette salle pouvait bien avoir été destinée à des banquets de chevaliers dont les esprits, revenant dans notre monde, ont dû s'étonner de voir tous les murs occupés par des livres. Ces livres sont très nombreux, mais nullement reliés pour l'apparat. Je regardai autour de moi, emplie d'un silence respectueux. J'avais déjà vu un nombre de bibliothèques dont les livres n'étaient que rarement touchés par leurs propriétaires, alors qu'ici je me trouvais dans la chambre nourricière d'un grand et rare esprit.⁴

Mieux qu'un inventaire après décès, l'inestimable apport de ce texte est de nous faire comprendre que nous sommes aux antipodes de la bibliothèque d'apparat, mais dans un lieu où un grand intellectuel, seul au milieu de ses livres, construit sa personnalité.

Entre public et privé, l'ambiguïté de certains lieux

Certains cabinets de travail furent, par exemple, au fil du temps, ouverts aux visiteurs. Ce fut plus particulièrement le cas des cabinets de curiosités ou d'histoire naturelle, qui renfermaient des armoires et des vitrines présentant des objets insolites. Charles-Antoine-Armand d'Aydie n'avait qu'une hâte à chaque retour en Périgord, celle de s'enfermer dans son cabinet scientifique du château de Ribérac⁵ pour essayer les dernières expériences auxquelles il avait assisté à Paris. Comme beaucoup de ses contemporains, il se passionnait pour l'astronomie et les relevés météorologiques, ainsi que le prouvent une dizaine de lunettes d'approche, un baromètre et plusieurs thermomètres. Son cabinet d'étude renfermait aussi tout l'attirail du parfait chimiste et une partie de ses expériences se déroulaient en présence de voyageurs ou de membres des élites locales.

Bien conscient de ce caractère mixte, Jean Guillaume a suggéré de ne pas étudier la galerie séparément, mais de déduire ses fonctions de sa situation dans l'organisation globale de la maison.⁶ C'est ainsi qu'au Plessis-Bourré, édifié à partir de 1465, la galerie se situait à la suite des chambres, à l'opposé du grand escalier et de la salle. Trop difficile d'accès, elle permettait au maître ou à son entourage de se délasser, de déambuler, de converser avec des proches ou au contraire de s'isoler. Elle ne devenait véritablement un espace public que si

Fig. 2 Studiolo du château du Lude dans la Sarthe.